

Peter Nim
Hölderlin chez Holterling
et autres poèmes

traduit par Robert Marteau en collaboration avec l'auteur

Peter Nim, né en 1943, en Rhénanie, vit dans le Perche ; auteur de *Flaggstatt*, poèmes, 1980 ; de *Litaniën*, textes expérimentaux, 1984 ; *Post*, aphorismes, 1985.

Hölderlin chez Holterling : En 1986, vingt ans après une première visite, je suis retourné à Tübingen pour revoir ce qui était autrefois nommé « la tour de Hölderlin », au bord du Neckar. C'est là, que, malade (depuis 1807) et soigné par monsieur Zimmer, un artisan, et sa famille, le poète vivait « la deuxième moitié » de sa vie. A l'heure actuelle, ladite tour est appelée *Rundel*, terme neutre sous lequel est classé le bâtiment. Le terme se trouve, d'ailleurs, dans le dictionnaire allemand de Grimm, avec référence au *conseiller* Goethe. « La tour de Hölderlin » est aujourd'hui un musée. J'en étais, le jour de cette deuxième visite, le seul visiteur. Parmi les documents offerts à la vue, il est une note officielle de 1843 par laquelle est signalée la mort d'un certain *Holterling* (*Balourd*). Le nom même de Hölderlin était alors oublié, la découverte de son œuvre ne devant s'effectuer que peu avant la première guerre mondiale grâce aux recherches de Norbert von Hellingrath. En montant du Rundel au château, on passe devant une maison dont la plaque sur la porte indique : *Flaschnermeister Sinner*, soit : Sinner, mise en bouteille.

très heureux *holterling*
un franc l'entrée
deuxième chaise dans la tourelle

« voici le turc »

sur les chevaux de bois
pour une conversation plus intime
vous le dites monsieur le conseiller
le *zimmer* est menuisier

« où vous voulez »

mais asseyez-vous
plutôt entre deux chaises
debout pour oublier

sur *holterling* non
visiteurs dehors
qu'avez-vous qui ne va pas
à part les chrysanthèmes jaunes

un rude hiver
le maître de danse est d'italie
un rude été

comme laissée pour compte
une carafe de vin
qui tombe à grand fracas
ô toi misérable

vous appelleriez-vous pas par hasard
hellingrath auriez-vous un sou
tombé à verdun entendu

gracieux artisans
quarante ans à raser les murs
dites monsieur le conseiller
un jour à peine vous l'auriez.

seules les rimes les plus riches
certifient *holterling*
les cendres les plus riches

au bas des marches
dans l'île du neckar
ils se tiennent en cercle
les vagabonds

comptés pour la culbute
verres au verger un pas de plus
que fais-tu trogne-fleurie

« assis s'il vous plaît »

« au nom du ciel »

« déjà traduit »

« un jour sur deux »

« *prescription* »

« en vitrine »

« soigné avec affection »

« coutume allemande »

« pour tuer le ver »

parvis *lumineux*
la ville au pied du marché
au meilleur le plus de poids
barques au fond de l'eau

« il se trouve perdu »

surtout ne vous couchez pas à côté
dites monsieur le conseiller pourquoi
les poches pleines bouffi d'honneur

« bleu de prusse »

automne et printemps voyez
tant de dépenses c'est effrayant
il n'est perruque de sable sur
quoi votre gris-pommelé oublierait de pleurer

« pleinement au sérieux »

et c'est ainsi que s'achève le circuit
vraiment plus vineux l'empereur s'approche
de la mère en bon voisin

« friedrichsruh »

dans toutes les bouches jamais jeune homme
et maintenant tournez-vous s'il vous plaît
holterling soit avec vous merci bien
pour une fois pas d'escarres

« mise en bouteille
sinner »

le salut de la saison
que l'homme ne se lamente pas
ça vous coûte un franc dix

« l'un vient par l'autre »

« le café au zinc »

COULÉE D'ÉTAIN

les plus fines ombres sur la neige fraîche
l'empreinte illisible dès lors

en soi-même expirée
l'empreinte en soi

horloge

NATURE MORTE

Peau sous la coiffure,
décorée :
lumière sur l'aile !

Point à Point
gisant avec
l'inerte saute aux yeux.

AU DIEU DES CHEMINS

le dieu des chemins
laisse flotter les pierres des murs
et les semailles d'automne
sur la terre rouge vespéral
verdier en croix

les branches nues
palpent vers le ciel
en quête du feu
se dépouille de ses bois crépusculaires
le dieu des chemins

LES PETITES CHOSES

elles reposent	ne pèsent pas	
	exemptes de victoire	et de défaite
là-bas	une noix suffit à emporter la corneille une pointe de crayon éteint la flamme	
comme la mèche		en silence
	dans la cire trempée	se redresse
en dormant	monte la garde	

Sentiers, qui se creusent,
pataugeage,
encore plus noir, le pain —
nappe de dentelles ;

à ne pas conserver :
ce que j'écrirai sur l'écorce de bouleau —
un cheveu *dans le papier*

MIGRATEURS

ne vois rien encore —
c'est d'abord un sifflement dans les oreilles ;

nuage, la fléchette
emplumée, elle vibre en filant près de toi...

Tu la suis des yeux —
c'est l'île des oiseaux qui passe ;

tout ton droit
à la vie, la rassembleuse...

Tu ne vois plus rien —
les tout derniers se sont changés en neige ;

ALBERTINE

six pigeons au-dessus de la baie
six pigeons blancs

six pigeons blancs traversent le vent
qui souffle vers la mer

vers la mer

six pigeons blancs au-dessus de combien
d'ailes renouvelées

six cœurs rouges six pigeons blancs
puis un qui se jette à la suite

c'est le sept.

la fléchette de papier blanc
dans la pinède

y bat une fléchette de papier blanc
tout près de moi de-ci de-là

de-ci de-là

OÙ ROULE TON CHAPEAU

Vent d'ouest, frais,
les feuilles étroites de l'amandier,
barques au vent.
Un cheval hennit, d'où ?
Le rire de José...
Pourrais-je avoir du bétail :
bien pauvre idée.

Ma foi ! ce n'est
plus en usage, n'est-ce pas !
Au train de son âne — et la paille
du chapeau jusqu'aux yeux
enfouée, vieil homme, plus encore
tu t'enfonces dans le sommeil ! Comment
ça marche de ton côté ?

Courbé : sous la charge
de trop de sacs de caroube,
mais sans la tienne,
l'âne t'en remercie ! La carriole geint,
la rue sombre
après la pluie
grinça de tout son gravier.